

MEMORIA, COMMUNITAS, CIVITAS

MÉMOIRE ET CONSCIENCE URBAINES
EN OCCIDENT À LA FIN DU MOYEN ÂGE

sous la direction de
Hanno Brand, Pierre Monnet et Martial Staub



JAN THORBECKE VERLAG

2003

PATRICK BOUCHERON

La mémoire disputée: le souvenir de saint Ambroise, enjeu des luttes politiques à Milan au XV^e siècle

En 1925, Marc Bloch fait paraître dans la *Revue de Synthèse Historique* un compte rendu critique du livre de Maurice Halbwachs, «Les cadres sociaux de la mémoire»¹. De ce maître livre, il retient une leçon essentielle: «la société n'interprète ou même ne connaît le passé qu'à travers le présent et par ailleurs le présent n'a pour elle de sens concret et de valeur émotionnelle que parce que derrière lui s'entrevoit une certaine durée»². Pour l'historien, toutefois, le chemin n'est qu'à demi parcouru. Bloch reproche en effet à son ami de n'avoir pas été jusqu'au bout de son entreprise théorique, qui consiste à arracher la notion de mémoire aux psychologues (et, en l'occurrence, à Bergson) pour la soumettre au social. Il remarque que Halbwachs, comme tous les durkheimiens d'alors, se contente d'appliquer l'épithète collectif à des phénomènes qu'il pense en fait comme individuels³. La mise en garde a été entendue par Maurice Halbwachs lui-même, qui tient compte des critiques de Marc Bloch dans ses écrits ultérieurs, plus tard réunis dans l'ouvrage posthume intitulé «La Mémoire collective»⁴. La réflexion du sociologue sur les usages sociaux de la mémoire culmine toutefois dans son livre, proprement génial, sur la topographie légendaire de Jérusalem, dont Bernard Lepetit s'est fait le commentateur subtil⁵. Immanquablement, le thème de la mémoire guidait les pas d'Halbwachs vers l'étude d'un espace urbain dramatiquement clivé, dont l'unité se brise sous le poids de souvenirs antagonistes. La question de la mémoire et de ses emplois sociaux rencontrait celle des territoires, et de la ville, où le passé est toujours un présent en glissement: «C'est l'image seule de l'espace qui, en raison de sa stabilité, nous donne l'illusion de ne point changer à travers le

1 Marc BLOCH, *Mémoire collective, tradition et coutume. À propos d'un livre récent*, dans: *Revue de Synthèse Historique* 14 (1925) p. 73-83.

2 Ibid. p. 76

3 Ibid. p. 78: «je serais assez tenté d'en tenir pour responsable le vocabulaire durkheimien, caractérisé par l'emploi, avec l'épithète «collectif» de termes empruntés à la psychologie individuelle».

4 Maurice HALBWACHS, *La mémoire collective*, Paris 1955. Sur l'évolution problématique qui mène des «Cadres sociaux» à «La mémoire collective», voir la Postface de la nouvelle édition critique établie par Gérard NAMER, Paris 1997, notamment p. 282 et suivantes ainsi que, du même auteur, Halbwachs et la mémoire sociale, Paris 2000. Plus récemment, Paul RICŒUR a repris magnifiquement cette question, soulignant ce fait essentiel: «Le pas franchi dans *la mémoire collective* consiste à désimpliquer la référence à la mémoire collective du travail même de la mémoire personnelle en train de rappeler ses souvenirs»: Paul RICŒUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris 2000, p. 147.

5 Maurice HALBWACHS, *La topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte. Étude de mémoire collective*, Paris 1941.

temps et de retrouver le passé dans le présent; mais c'est bien ainsi qu'on peut définir la mémoire⁶.

Si je me permets de commencer mon propos par ces quelques remarques théoriques, c'est parce que je pense que la leçon de Maurice Halbwachs amicalement corrigée par Marc Bloch n'a pas seulement été entendue par l'historiographie médiévale de la *memoria*, dont il est inutile de rappeler toute la fécondité⁷. Elle le fut aussi, mais de manière un peu différente, par les historiens contemporanéistes confrontés aux problèmes souvent brûlants des conflits de mémoire de ce passé qui ne passe pas⁸. «Mémoire: pas le souvenir, mais l'économie générale et l'administration du passé dans le présent»⁹. Spontanément, les historiens du contemporain ne peuvent qu'adhérer à la célèbre formule augustinienne qui définit la mémoire comme «le présent du passé»¹⁰. Et ce faisant, ils se posent nécessairement la question des luttes sociales qui président à l'agencement des souvenirs. Je pense en particulier aux critiques que certains sociologues de la mémoire ont faites à Pierre Nora, se demandant jusqu'à quel point ses lieux de mémoire étaient réellement habités, et si oui comment et par qui¹¹. C'est ainsi que l'on peut s'inspirer de ces travaux d'histoire contemporaine pour mieux cerner la manière dont les sociétés mettent en scène, à certains moments de leur histoire, non seulement des remémorations et des commémorations qui constituent des creusets d'invention de la tradition, mais aussi des affrontements mémoriels, fonctionnant en tant que ressources identitaires pour différents groupes sociaux en compétition, sinon en conflit.

C'est donc d'une mémoire disputée dont je voudrais parler ici, celle de saint Ambroise, père de l'Église universelle et saint patron de la ville de Milan, homme de la romanité continuée et fondateur mythique des libertés communales¹². Le propos

6 Cité par Bernard LEPETIT, *Le présent de l'histoire*, dans: *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris 1999, p. 276

7 Otto Gerhard OEXLE (éd.), *Memoria als Kultur*, Göttingen 1995.

8 Henry ROUSSEAU, *Le syndrome de Vichy 1944-198...*, Paris 1987, constitue sans doute, au moins pour la France, le livre fondateur de cette préoccupation nouvelle. Pour un bilan commode et mesuré de sa postérité, voir: Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA, *Les courants historiques en France, 19^e-20^e siècle*, Paris 1999, p. 267-272.

9 Pierre NORA, *Comment écrire l'histoire de France?*, dans: Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 3: *Les Frances*, Paris 1992, nouvelle édition, Paris 1997, t. 3, p. 2229s.

10 SAINT AUGUSTIN, *Les confessions*, XI, 20: «Le présent du passé, c'est la mémoire; le présent du présent, c'est l'intuition directe; le présent de l'avenir, c'est l'attente.» Pour une analyse subtile de cette théorie des trois présents, voir bien entendu: Paul RICOEUR, *Temps et récit*, t. 1, Paris 1983, p. 37s.

11 Marie-Claire LAVABRE, *Usages du passé, usages de la mémoire*, dans: *Revue française de science politique* 44 (1994) p. 480-493. Voir aussi, du même auteur: *Le fil rouge. Sociologie de la mémoire communale*, Paris 1994.

12 La meilleure étude historique d'ensemble sur la mémoire civique de saint Ambroise demeure, à ce jour, celle de Hans-Conrad PEYER, *Stadt und Stadtpatron im mittelalterlichen Italien*, Zurich 1955, p. 25-45. L'historien de l'Église et de la liturgie milanaise Enrico Cattaneo a également consacré de nombreuses études érudites à ce sujet, dont les plus importantes ont été réunies dans l'un de ses recueils d'articles: Enrico CATTANEO, *La Chiesa di Ambrogio. Studi di storia e di liturgia*, Milan 1984. Le catalogue d'une exposition tenue à Milan (*La città e la sua memoria. Milano e la tradizione di Sant'Ambrogio*, Milan 1997) ainsi qu'un ouvrage collectif sur les corporations milanaise (Annunziata AMBROSONI [éd.], *Le corporazioni milanesi e sant'Ambrogio nel Medioevo*, Milan 1997) apportent quelques précisions ponctuelles, sans se démarquer totalement d'une historiographie encore très traditionnelle dans son approche de la «religion civique».

peut sembler paradoxal, tant on a l'habitude de considérer, depuis au moins les travaux de Hans Conrad Peyer, la religion civique, et plus précisément le souvenir des saints évêques si vivace dans les cités italiennes, comme des idéologies unifiantes, alimentant une « mémoire triomphante et englobante », selon l'expression d'Élisabeth Crouzet-Pavan¹³. Elles le sont, assurément, mais il arrive également – et je crois que c'est le cas dans la capitale lombarde du *Quattrocento* – que la mémoire du fondateur divise autant qu'elle rassemble, à la faveur de moments de crise où la ville, théâtre de mémoire, voit s'affronter des appropriations sociales concurrentes de ce souvenir, qui sont autant de manipulations politiques de la *memoria* civique.

De 1447 à 1449, les Milanais se sont passés de leurs princes, croyant ressusciter l'antique commune par une politique presque frénétique de remémoration du temps de la *Libertas*, incarné par saint Ambroise. Ce moment historique, que je crois proprement révolutionnaire, est celui que l'historiographie a baptisé *Repubblica ambrosiana*. Il ouvre une brèche dans l'unanimité de façade de la mémoire civique, à travers laquelle l'on peut saisir l'âpreté des enjeux politiques et des conflits sociaux qui animent les usages urbains de la mémoire. Avant d'évoquer cette conjoncture de cristallisation de la mémoire disputée, je tenterai dans un premier temps de définir la manière dont le souvenir ambrosien s'est constitué, puis de définir sa « disponibilité »¹⁴ dans la ville du XV^e siècle, saint protecteur, saint rassembleur mais aussi saint combattant.

Un bricolage: saint Ambroise, les évêques, l'Empereur et les princes

La ville de Milan a un saint patron incontesté, qui se trouve être également l'un des quatre pères de l'Église universelle. Situation paradoxale, en réalité, qui devrait rendre délicate l'appropriation civique du culte de saint Ambroise (339-397)¹⁵. Pourtant, l'évêque de Milan fonde la conscience civique lombarde, en devient l'incarnation, à partir du moment où s'établit l'assimilation entre trois réalités. La défense de l'orthodoxie, d'abord: Ambroise est le champion de la lutte anti-hérétique, mais aussi,

13 Voir sa contribution dans ce volume et PEYER, *Stadt und Stadtpatron* (voir n. 12), qui traite des exemples vénitien, milanais, florentin et siennois. Pour une vue d'ensemble sur le culte des saints évêques italiens, nous renvoyons à André VAUCHEZ, *Patronage des saints et religion civique dans l'Italie communale*, dans: VINCENT MOLETA (éd.), *Patronage and Public in the Trecento*, Florence 1987, p. 59-80, repris dans André VAUCHEZ, *Les laïcs au Moyen Âge. Pratiques et expériences religieuses*, Paris 1987, p. 169-186. Plus récemment, certains historiens ont tenté de rendre son épaisseur historique, et sa conflictualité sociale, à une identification *locus/sanctus* qu'Hans Conrad Peyer présentait comme immuable. Voir notamment: ANNA BENVENUTI PAPI, *Pastori di Popolo. Storie e leggende di vescovi e di città dell'Italia medievale*, Florence 1988; PAOLO GOLINELLI, *Città e culto dei santi nel Medioevo Italiano*, Bologne 1996; DIANA WEBB, *Patrons and Defenders. The saints in the Italian City-States*, Londres, New York 1996.

14 Au sens de Reinhart KOSSELLECK, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. française, Paris 1990, p. 233s.

15 La bibliographie ambrosienne est immense. Voir, pour une mise au point récente, les contributions rassemblées dans Luigi FRANCO PIZZOLATO (éd.), *Nec timeo mori. Atti del Congresso internazionale di studi ambrosiani nel XVI centenario della morte di sant'Ambrogio (Milano, 1997)*, Milan 1998.

comme on le verra, et de manière peut-être plus sourde, de l'intolérance vis-à-vis des ennemis du christianisme. Ensuite, la promotion de la *Libertas* de l'Église: son combat contre les ariens est aussi une lutte contre la prétention impériale à intervenir contre les dogmes. Enfin, l'exaltation des libertés communales, qui découlent de la *Libertas* de l'Église puisqu'elles ont le même ennemi: l'empereur¹⁶.

Cette assimilation entre un saint patron et les vertus civiques d'une commune ne s'est constituée que lentement, à la faveur d'un patient travail de mémoire, et par un processus de coalescence de souvenirs contigus. Ce que l'on nomme «Saint Ambroise», à la fin du Moyen Âge, est peut-être un de ces «bricolages» par lequel une société s'invente un passé commun¹⁷. Il y entre, bien entendu, le souvenir de l'évêque «historique» qui apparaît comme protecteur et défenseur de la cité dans une prière datant du milieu du V^e siècle pour la fête liturgique de son ordination, le 7 décembre¹⁸. Plus que les rituels civiques, les monuments ou les discours, la *memoria* liturgique soutient le souvenir du *defensor civitatis*: les hymnes composés par l'évêque de Milan identifient la spécificité du rite ambrosien, qui exprime les velléités d'indépendance de l'Église de Milan à l'égard de Rome¹⁹. Mais ce souvenir ambrosien intègre aussi sans doute, en amont et en aval, la cohorte bienveillante des évêques qui veillent sur les libertés milanaises. En amont: on sait que saint Ambroise, par une politique des reliques et des inhumations, a sanctifié l'espace milanais par le souvenir de ses prédécesseurs²⁰. Cette mémoire épiscopale s'enfonce d'ailleurs dans le mythe avec la constitution de la légende de saint Barnabé. À partir de l'époque communale s'impose progressivement l'idée que l'Église milanaise fut créée par l'apôtre Barnabé, ami de saint Paul et cousin de saint Marc, cette apostolicité fondant la prééminence de l'évêque de Milan sur les sièges d'Aquilée, Ravenne et Pavie²¹.

Il est permis toutefois de penser que la mémoire ambrosienne est également contaminée, en aval, par le souvenir de ses successeurs. Trois évêques, en particulier, enrichissent et infléchissent la mémoire civique de saint Ambroise: il s'agit de Eugenio, Galdino della Salla et Ottone Visconti²². La tradition attribue à l'évêque Eugenio, qui

16 La référence classique sur ce concept, pourtant un peu vague, de «conscience civique» demeure le volume: La coscienza cittadina nei Comuni italiani del Duecento, Todi 1972. Une relecture de cette tradition historiographique (essentiellement fondée sur la lecture des *laudes civitatum*) peut se lire dans: Elisa OCCHIPINTI, Immagini di città. Le *Laudes civitatum* e la rappresentazione dei centri urbani nell'Italia settentrionale, dans: Società e Storia 51 (1991) p. 23-52.

17 Nous faisons ici allusion à l'article, essentiel, de Roger BASTIDE, Mémoire collective et sociologie du bricolage, dans: L'année sociologique 21 (1970) p. 65-108.

18 Angelo PAREDI (éd.), Sacramentarium Bergomense, Bergame 1962, p. 49, cité par Enrico CATTANEO, La tradizione e il rito ambrosiani nell'ambiente lombardo-medioevale, dans: Giuseppe LAZZATI (éd.), Ambrosius episcopus. Atti del Congresso internazionale di studi ambrosiani nel XVI centenario della elevazione di Sant'Ambrogio alla cattedra episcopale (Milano, dicembre 1974), Milan 1976 (Studia patristica mediolanensia, 7) p. 6, repris dans CATTANEO, La chiesa di Ambrogio (voir n. 12) p. 117-159.

19 Pour une vue générale sur le rite ambrosien, nous renvoyons à Enrico CATTANEO, Storia e particolarità del rito ambrosiano, dans: Storia di Milano, Fondazione Treccani, vol. 3, Milan 1954, p. 761-837.

20 Qu'il nous suffise, sur ce point, de renvoyer au livre de Jean-Charles PICARD, Le souvenir des évêques. Sépultures, listes épiscopales et culte des évêques en Italie du Nord des origines au X^e siècle, Rome 1988.

21 Paolo TOMEA, Tradizione apostolica e coscienza cittadina a Milano nel Medioevo. La leggenda di san Barnaba, Milan 1993, notamment p. 320s.

22 Malgré son importance, nous écartons la figure de Natale, évêque de Milan de 750 à 751, qui n'entre au catalogue des saints archevêques de Milan qu'en 1560. On doit toutefois signaler qu'Agostino Paravi-

a sa tombe dans la basilique Sant'Eustorgio²³ et dont on célèbre le 30 décembre la fête de la déposition, un rôle essentiel dans la défense du rite ambrosien²⁴. Venu à Milan en 786 (!), Charlemagne aurait ordonné la destruction de tous les livres liturgiques conservés dans la cathédrale pour imposer l'unification romaine, et se serait heurté à la résistance victorieuse d'Eugenio²⁵. Le souvenir de cette confrontation violente est repris avec quelques nuances par les chroniqueurs du XIV^e siècle, notamment le dominicain Galvano Fiamma, qui demeure toutefois gêné par l'ambivalence de la figure de Charlemagne – à la fois empereur «étranger» et héros de la tradition épique – dans la tradition milanaise²⁶.

La deuxième figure importante, bien mieux attestée historiquement, est celle de Galdino della Sala, évêque de Milan de 1166 à 1176²⁷. Appartenant à la très noble famille des Salla, Galdino fit une belle carrière dans l'entourage des évêques Pusterla (1126–1133), Robaldo (1135–1145) et Oberto da Pirovano (1146–1166) dont il fut l'archidiaque. Le temps est celui d'une confrontation, bien réelle celle-là, avec la politique impériale de Frédéric Barberousse. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant de voir le souvenir ambrosien mobilisé pour la défense des libertés civiles. C'est entre 1135 et 1152 que Martino Corbo rassemble les principaux écrits de saint Ambroise pour la bibliothèque canoniale de Sant'Ambrogio; c'est cette collection qu'utilise encore Pétrarque lors de son séjour milanais de 1358²⁸. Nouvel Ambroise, Galdino della Sala est le champion de la liberté de l'Église, dont la défense est confondue avec celle de l'autonomie politique milanaise. En août 1160, il est sur le champ de bataille de Carcano où les troupes pontificales d'Alexandre III et les milices communales affrontent l'armée impériale; c'est dans la cathédrale de Milan qu'est excommunié Barberousse le 27 février de la même année. Lorsqu'il devient évêque de Milan en 1166 – tout en demeurant cardinal et légat pontifical en Lombardie – il quitte la cité pour ne pas vivre sous le joug impérial. Son retour triomphal dans la cité libérée un an plus tard, célébré par les reliefs sculptés de la *Porta Romana*, est un des points de cristallisation de la

cino, secrétaire ducal et auteur d'une chronique de 1499 à 1529, a composé une courte *Vita* de cet évêque dont la tradition vantait la culture gréco-latine: le manuscrit, conservé dans une copie du XVII^e siècle à la Bibliothèque ambrosienne (ms. A 255), est édité dans: Enrico CATTANEO, *L'Arcivescovo di Milano Natale, Ambrosius* 44 (1968) p. 1–14, repris dans: ID., *La chiesa di Ambrogio* (voir n. 12) p. 35–48.

23 PICARD, Le souvenir des évêques (voir n. 20) p. 22.

24 Enrico CATTANEO, Sant'Eugenio vescovo e il rito ambrosiano, dans: *Archivio ambrosiano* 18 (1970) p. 30–43 (Ricerche storiche sulla Chiesa ambrosiana, 1) repris dans: ID., *La chiesa di Ambrogio* (voir n. 12) p. 21–43.

25 L'épisode est raconté dans un sermon de Tommaso, évêque de Milan de 755 à 783: Giovanni COLOMBANO (éd.), *Sermo beati Thomae episcopi mediolani*, dans: *Rerum italicarum scriptores, nova series* I, 2, Bologne 1942, p. 90–95.

26 Patrick GILLI, *Au miroir de l'humanisme. Les représentations de la France dans la culture savante italienne à la fin du Moyen Âge*, Rome 1999, p. 360–362. Rappelons que cette tentative carolingienne n'est pas du tout attestée historiquement; au contraire, la politique des souverains francs fut toujours respectueuse de la spécificité milanaise, pour des raisons d'opportunités politiques. Voir sur ce point: CATTANEO, *La tradizione* (voir n. 18) p. 10–12.

27 Enrico CATTANEO, Galdino della Sala, cardinale arcivescovo di Milano, dans: *Contributi dell'Istituto di Storia Medioevale, II, Raccolta di studi in memoria di Sergio Mochi Onory*, Milan 1972, p. 356–383, repris dans: ID., *La chiesa di Ambrogio* (voir n. 12) p. 49–74.

28 Giuseppe BILLANOVICH, Mirella FERRARI, *La tradizione milanese delle opere di sant'Ambrogio*, dans: LAZZATI, *Ambrosius episcopus* (voir n. 18) t. 1, p. 5–102.

mémoire civique. On prête à l'évêque un rôle essentiel dans la reconstruction de la ville, une attention particulière à la politique d'assistance, ainsi qu'une grande fermeté dans la lutte anti-hérétique: autant de thèmes ambrosiens qui rejouent ici²⁹. Galdino della Salla meurt le 18 avril 1176, quarante jours avant la grande victoire de Legnano.

Victoire de la Ligue lombarde, mais aussi de l'Église romaine, la bataille de Legnano marque un tournant mémoriel de première importance. Dorénavant, l'Église milanaise peut se dire ambrosienne sans que cette revendication apparaisse comme une attaque contre la papauté³⁰. Cette réconciliation du souvenir recouvre en réalité une faille qui ne demande qu'à rejouer: celle de la *Pataria*, où partisans de la défense des prérogatives de l'Église milanaise et soutiens de la réforme romaine s'étaient violemment opposés, tout en se réclamant du patronage ambrosien³¹. Le souvenir de Galdino della Salla est, dans un premier temps, victime de ces contradictions. Il ne retrouve de son efficacité politique qu'un siècle plus tard. C'est dans les années 1270 que l'archiprêtre Olrico Scaccabarozzi rassemble les textes liturgiques du cardinal-évêque, dont le nom apparaît désormais, dans la litanie des saints archevêques de Milan, juste avant celui d'Ambroise, qui clôt la liste³². Nous sommes alors dans un contexte bien précis: celui de la mise en place de la seigneurie des Visconti, dont le fondateur, Ottonne, n'est autre que l'archevêque de Milan³³. Représentant la faction nobiliaire, en lutte contre le parti populaire mené par les Della Torre, Ottonne Visconti assure le triomphe de sa famille et du régime seigneurial en 1277. De retour d'exil, il occupe l'ancien palais de celui qui, lui aussi, avait dû fuir la ville pour défendre sa liberté: Galdino della Salla. Sa politique? La défense de la liberté de l'Église, l'assistance aux démunis, la lutte contre la dissidence religieuse (affirmée vigoureusement par le concile provincial de 1287). La régénération du souvenir de Galdino della Salla est une manière, pour Ottonne Visconti, d'investir la *memoria* ambrosienne, mais aussi de «discriminer l'héritage», en l'expurgeant de tout ce qui pouvait faire obstacle à son pouvoir personnel.

Dans les premières années du XV^e siècle, Gian Galeazzo Visconti faisait déplacer le monument funéraire d'Ottonne Visconti, primitivement installé dans l'église Santa Tecla, à l'intérieur du Dôme de Milan, fondé en 1385 et dont le prince souhaitait qu'il devienne le mausolée de la dynastie. Le dispositif monumental était complété par une haute fenêtre d'abside – qui ne fut achevée qu'après la mort du premier duc de Milan – dont la rosace radiale, figurant la *razza* des Visconti (motif étoilé formé de vipères ondulantes) était soutenue par le relief sculpté de l'Annonciation, flanquée de deux protecteurs: saint Ambroise et saint Galdino della Salla³⁴. Entre «fables de la mémoire» et

29 CATTANEO, Galdino della Sala (voir n. 27) p. 373.

30 ID., *La tradizione* (voir n. 18) p. 33.

31 Sur cet épisode complexe, la référence demeure toujours: CINZIO VIOLANTE, *La società milanese nell'età precomunale*, Rome 1953.

32 CATTANEO, Galdino della Sala (voir n. 27) p. 380.

33 ID., Ottonne Visconti arcivescovo di Milano, dans: *Contributi dell'Istituto di Storia Medioevale, I, Raccolta di studi in memoria di Giovanni Soranzo*, Milan 1968, p. 129-165, repris dans: ID., *La chiesa di Ambrogio* (voir n. 12) p. 77-113.

34 Patrick BOUCHERON, *Le pouvoir de bâtir. Urbanisme et politique édiliciaire à Milan (XIV^e-XV^e siècle)*, Rome 1998, p. 189-192, avec la bibliographie afférente. Encore faut-il préciser que le projet ducal était à l'origine bien plus audacieux, mais qu'il fut contrarié par l'opposition tenace des conseillers de la

»silences de l'oubli«³⁵, la *memoria* ambrosienne se constitue donc comme mémoire collective par un lent travail de »remémoration générative«³⁶. En amont ou en aval du saint évêque, d'autres souvenirs viennent se coaguler, par ressemblances, contiguités, associations d'idées. Ce travail de mémoire est tout sauf spontané: il résulte d'une stratégie mémorielle des acteurs, dont profitent ultimement les seigneurs de Milan qui peuvent ainsi rassembler sur leur nom un héritage spirituel, civique et dynastique. Ce que l'on nomme saint Ambroise au XV^e siècle résulte de ce bricolage à la fois socialement déterminé et politiquement intéressé; c'est à la fois plus qu'Ambroise (car le souvenir du saint évêque s'est inextricablement mêlé à celui de certains de ses successeurs et prédécesseurs) et moins qu'Ambroise (car seule demeure »la mémoire utile« d'un fondateur).

Saint Ambroise à la fin du Moyen Âge: du saint protecteur au saint cavalier

Le souvenir ambrosien exalte donc des valeurs, mais aussi une identité urbaine bien précise. Ambrosien devient, à partir du XII^e siècle, pratiquement synonyme de milanais, en tout cas de lombard. On peut esquisser l'histoire de cette diffusion lexicale: désignant originellement une manière de chanter les hymnes, le terme d'ambrosien s'applique dès le VII^e siècle à l'ensemble de la liturgie. Deux siècles plus tard, en 881, le pape Jean VIII évoque une ambassade de citoyens milanais comme *legatio ambrosiana ecclesiae*³⁷. L'expression *ecclesia ambrosiana* devient courante au XII^e siècle: Landulphe l'Ancien l'utilise une trentaine de fois et Pierre Damien, venu à Milan comme légat pontifical, l'admet tout en soulignant les prérogatives romaines: *ut ecclesia Romana mater, Ambrosiana sit filia*³⁸. L'évolution est achevée en 1288, lorsque Bonvesin della Riva rédige son *De Magnalibus Mediolani*. Dans ce monument élevé à la gloire des vertus civiques, tout est ambrosien: l'Église, le pain, le peuple, la terre, les moulins et l'histoire³⁹. Au XI^e siècle, Landulphe l'Ancien faisait déjà de saint Ambroise le père de toutes les institutions ecclésiastiques milanaises – ce qui constituait

Fabrique du Dôme. Sur l'iconographie ambrosienne dans le décor sculpté et les verrières du Dôme de Milan, voir le catalogue: Sant'Ambrogio nell'arte del Duomo di Milano, Milan 1973.

- 35 Lucette VALENSI, Fables de la mémoire. La glorieuse bataille des trois rois, Paris 1992, p. 278.
 36 Voir, sur ce concept: Jean POUILLON, Plus c'est la même chose, plus ça change, dans: Nouvelle revue de psychanalyse 15 (1977) p. 203-220.
 37 MGH, Epist., VII, 237 et CATTANEO, La tradizione (voir n. 18) p. 15.
 38 PL, 145, 92b, cité par CATTANEO, La tradizione (voir n. 18) p. 31.
 39 BONVESIN DELLA RIVA, De Magnalibus Mediolani. Le meraviglie di Milano, éd. par Giorgio PONTIGGIA, Milan 1974. On trouve *patronus noster beatus Ambrosius* en 68,11; 114,25; 156,4; 161,21; *ambrosianus panis* en 83,4; *ambrosiana alimenta* en 84,8; *ambrosianae terrae* en 84,7; *molendinae ambrosianae* en 109,21; *populus ambrosianus* en 140,6; *ambrosianae historiae* en 140,2. Cf. CATTANEO, La tradizione (voir n. 18) p. 33, n. 109 et pour un état plus récent de la recherche sur ce texte, voir les analyses et les bibliographies de Barbara SASSE TATEO, Tradition und Pragmatik in Bonvesins »De Magnalibus Mediolani«. Studien zur Arbeitstechnik und zum Selbstverständnis eines Mailänder Schriftstellers aus dem späten 13. Jahrhundert, Franfort, New York, Paris 1991.

déjà un audacieux raccourci historique; trois cents ans plus tard, Galvano Fiamma n'hésite pas à faire de l'*advocatus* de la cité de Milan le fondateur de ses institutions communales⁴⁰.

La vigueur de la *memoria* ambrosienne, liturgique et politique, explique l'appropriation réussie du souvenir ambrosien. La «milanité» du Père de l'Église, qu'Augustin appelait *episcopus Italiae*, est si clairement affirmée qu'elle en devient exclusive. Que l'on songe, par exemple, au cas de Bologne. La mémoire de la ville intègre saint Ambroise dans la légende de sa christianisation: invention des corps de Vitale et Agricole, participation à la création de sanctuaires aux côtés de saint Petronio, etc. Jusqu'en 1358, l'invocation des préambules des statuts communaux inscrit saint Ambroise au nombre des patrons de la ville. Puis, son nom disparaît: à mesure que les menaces milanaïses sur l'autonomie de Bologne se précisent, le saint est perçu de plus en plus clairement comme étranger. Cette interruption du culte civique de saint Ambroise est facilitée par le fait que la ville n'a pas de reliques de l'évêque de Milan⁴¹. Il en va de même à Florence, où la légende de la filiation spirituelle entre saint Ambroise et Zanobi, à qui l'on prête un rôle fondamental dans la christianisation de la cité, encore présente chez Giovanni Villani, est prudemment passée sous silence au temps de l'affrontement avec les Visconti⁴². À l'inverse, les cités qui se rapprochent de l'orbite milanaïse exaltent de plus en plus clairement la mémoire ambrosienne. C'est le cas à Vigevano, petite bourgade entre Milan et Pavie, qui accède par la grâce du prince au titre de *civitas* parce que les Sforza veulent y réaliser une cité idéale organisée autour de leur résidence⁴³. Or, cette promotion urbaine passe par l'obtention de la dignité cathédrale pour la petite église de Vigevano, qui a le bon goût d'être dédiée à saint Ambroise⁴⁴. Il est clair en tout cas que l'aire d'extension, en Lombardie, des églises *Sant' Ambrogio* dessine les contours sinon d'une domination, du moins d'une influence milanaïse⁴⁵.

Mais il y a plus: la *memoria* ambrosienne imprime sa marque sur la ville elle-même, dans son cadre matériel, guidant et contraignant l'ensemble du développement urbain. Comme l'a bien montré Jean-Charles Picard, c'est sur un modèle constantinoplien que le saint évêque a conçu une politique monumentale globale visant à exalter Milan,

40 CATTANEO, *La tradizione* (voir n. 18) p. 36s.

41 Pierre KERBAT, *Corps des saints et contrôle civique à Bologne du XIII^e siècle au début du XVI^e siècle*, dans: André VAUCHEZ (éd.), *La religion civique à l'époque médiévale et moderne (Chrétienté et Islam)*, Rome 1995, p. 165-185 et WEBB, *Patrons and defenders* (voir n. 13) p. 175s.

42 PAPI BENVENUTI, *Pastori di Popolo* (voir n. 13) p. 129.

43 Wolfgang LOTZ, *La piazza ducale di Vigevano. Un foro principesco del tardo Quattrocento*, Sudi bramatteschi 1974, p. 205-221; Mario COMINCINI, *Ludovico il Moro a Vigevano*, dans: *La biscia e l'acquila, Vigevano 1988*, p. 53-85; BOUCHERON, *Le pouvoir de bâtir* (voir n. 34) p. 575s.

44 Michele ANSANI, *Da chiesa della comunità a chiesa del duca. Il «vescovato sforziano»*, dans: Giorgio CHITTOLINI (éd.), *Metamorfosi di un borgo. Vigevano in età visconteo-sforzesco*, Milan 1992, p. 117-144. Précisons que, si Ludovic le More engage les démarches auprès de l'autorité romaine dès le début des années 1490, celles-ci n'aboutissent qu'en 1532.

45 Encore faut-il préciser qu'une telle instrumentalisation du culte ambrosien à des fins territoriales ne sera réalisée systématiquement qu'au temps de la Contre-Réforme triomphante, lorsque l'archevêque de Milan saint Charles Borromée imposait à l'ensemble de son diocèse une iconographie ambrosienne normalisée et conquérante. Voir sur ce point: Angelo BIANCHI, *Sant' Ambrogio, san Carlo Borromeo e la «carità pastorale»*, dans: *La città e la sua memoria* (voir n. 12) p. 289-297.

seconde Rome. En imposant sa propre sépulture sous le maître-autel de la basilique qui portera son nom (*Sant' Ambrogio*), Ambroise fait de son corps une offrande eucharistique à son peuple, comme Constantin aux Saints-Apôtres⁴⁶. Il n'est toutefois pas le seul à assumer le rôle de *defensor civitatis* au-delà de sa mort. L'évêque avait entrepris de fonder de grandes basiliques sur d'anciennes zones funéraires, protégeant ainsi les accès à la ville: au nord la Basilica Virginum (San Simpliciano), au sud-ouest San Nazario, au sud San Lorenzo. Ce faisant, il accomplissait le geste de Constantin à Rome. Ces basiliques paléochrétiennes furent sanctifiées par les corps des saints-évêques qui y étaient déposés. Voilà pourquoi le culte des martyrs Gervais et Protais est associé, à Milan, à celui d'Ambroise. La fresque d'Ambrogio da Fossano, dit le Bergognone à la Chartreuse de Pavie, datant de 1490, représente ainsi le saint patron encadré par sa famille spirituelle: saint Gervais et Protais, jeunes et presque jumeaux, portant la palme du martyr, Satyrus, le frère de l'évêque, et sa sœur Marcellina⁴⁷.

La ville de Milan est donc cernée et protégée par les corps des saints, qui font une défense avancée contre les puissances invisibles et définissent le sol urbain comme périmètre sacré. L'enceinte communale de 1155 englobe ces basiliques, qui étaient auparavant hors les murs maximiens, à l'intérieur de la ville, déplaçant le nom même de *Corpi santi* aux franges de l'espace urbain. C'est autour de ces basiliques que s'enroulent la plupart des itinéraires, de processions religieuses ou des entrées politiques. Parcourant la ville, le seigneur relie entre eux les corps de saints, comme pour s'y régénérer. Et il va de soi que ces édifices jouissent d'une faveur politique qui en fait des hauts-lieux de la politique monumentale de la fin du Moyen Âge⁴⁸. La géographie affective du souvenir ambrosien connaît même quelques excroissances péri-urbaines, comme le «bois de saint Ambroise», retraite contemplative du saint évêque situé au-delà de la Porta Comacina, que Pétrarque ne manque pas de visiter lors de son séjour milanais⁴⁹. «On a, depuis, défriché la forêt; le lieu ayant changé d'aspect, seul le nom en demeure»⁵⁰. Transformé en monastère⁵¹, *Sant' Ambrogio ad Nemos* attire les processions civiques à partir de 1450, au moment, peut-être, où le pouvoir ducal a intérêt à les divertir hors de la ville⁵². Le souvenir ambrosien, en tout cas, délimite et circonscrit l'identité civique, dans son cadre matériel et dans sa dimension idéale.

46 PICARD, Le souvenir des évêques (voir n. 20) p. 46.

47 Pierre COURCELLE, Recherches sur saint Ambroise. «Vies» anciennes, culture, iconographie, Paris 1973, p. 173. Sur l'association iconographique entre Gervais, Protais et Ambroise, on doit également se reporter à TOMEA, Tradizione apostolica (voir n. 21) p. 550-579.

48 BOUCHERON, Le pouvoir de bâtir (voir n. 34) p. 92-95, avec notamment l'analyse des parcours processionnels de la fête du *Corpus Christi* (1335) et de la fête des Trois Rois (1336) décrits par Fiamma; Galvano FIAMMA, De rebus gestis ab Azone, Luchino et Johanne Vicecomitibus ab anno MCCCXVIII usque ab annum MCCCXLII, dans: Cesare CASTIGLIONE (éd.), Rerum italicarum scriptores, nova series, XII 4, Bologne 1938, p. 149, 152s.

49 Enrico CATTANEO, La devozione a sant' Ambrogio, dans: Archivio ambrosiano 27 (1974) p. 85-110 (Ricerche storiche sulla Chiesa ambrosiana, 4), p. 104s., repris dans ID., La chiesa di Ambrogio (voir n. 12) p. 264-268.

50 PÉTRARQUE, La vie solitaire, éd. et trad. par Christophe CARRAUD, Grenoble 1999, p. 207.

51 Giovanni TURAZZA, Sant' Ambrogio ad Nemos in Milano, Chiesa e Monastero dall'anno 357 al 1895, Milan 1914.

52 Archivio di Stato di Milano, Litterarum ducalium, reg. 8, f. 6r (7 avril 1450) et 24v (24 avril 1451). Voir: Caterina SANTORO (éd.), I Registri delle lettere ducali del periodo sforzesco, Milan 1961, p. 310, 317.

Protecteur, Ambroise l'est assurément, comme tous les saints patrons des villes d'Italie. Mais il est également le saint cavalier, s'imposant à ses ennemis, défendant la *Libertas* avec énergie. Cette ambivalence, fondamentale pour comprendre les usages politiques de sa *memoria*, se perçoit clairement sur les bas-reliefs de la *Porta Romana*, sculptés en 1171, au moment même où la ville se relevait de la ruine infligée par Barberousse. En détruisant l'enceinte de Milan, en expulsant ses habitants, Frédéric Barberousse avait accompli un geste impérial et savamment dramatisé pour imposer à la mémoire de la ville un souvenir infamant, d'après le modèle du rituel public d'humiliation de l'*harmiscara* récemment étudié par Jean-Marie Moeglin⁵³. Or, les sculptures de la *Porta Romana* viennent justement conjurer cette mémoire douloureuse, ce trauma originel constitutif de la conscience civique, en mobilisant le souvenir ambrosien⁵⁴. De part et d'autre du pilier central, deux scènes. Sur la première (intérieur gauche du pilier intermédiaire, côté ouest), on voit le saint guide et protecteur, tenant les clefs de la ville, qui prend la tête du cortège des Milanais réinvestissant leur propre ville: la figure du *defensor civitatis* joue ici de la concordance des temps, entre saint Ambroise et Galdino della Salla⁵⁵. Sur la seconde (pilastre droit, côté ouest) est le saint vengeur et victorieux, armé de son fouet, chassant les hérétiques de Milan – dans un rapport structurel d'inversion. Et une inscription, à l'ambiguïté calculée, commente l'événement en le confondant avec l'expulsion des Juifs⁵⁶. Allusion sans doute à l'épisode, relaté par Paulin de Milan, au cours duquel Ambroise s'oppose à la décision de Théodose de reconstruire la synagogue⁵⁷. Les rapports entre la lutte anti-impériale et l'intolérance vis-à-vis des Juifs restent à étudier et la *memoria* ambrosienne est probablement travaillée par la culture de persécution. Les Milanais de la fin du Moyen Âge ont donc, sous les yeux, cette image double de leur saint patron, protecteur et conquérant, homme de la concorde civique et de la lutte armée contre les ennemis de la liberté.

Son attribut est désormais le fouet: ce motif iconographique apparaît déjà sur un bas-relief de l'atrium de la basilique Sant'Ambrogio (XI^e siècle)⁵⁸, se diffuse lors des

53 Jean-Marie MOEGLIN, *Harmiscara/Harmschar/Hachée*. Le dossier des rituels d'humiliation et de soumission au Moyen Âge, dans: *Archivum latinitatis mediæ Aevi*, Bulletin Du Cange 64 (1994) p. 11–65; *Id.*, Pénitence publique et amende honorable au Moyen Âge, dans: *Revue historique* 298 (1997) p. 225–269; *Id.*, Henri VII et l'honneur de la majesté impériale. Les redditions de Crémone et de Brescia (1311), dans: Dominique BOUTET, Jacques VERGER (éds), *Penser le pouvoir au Moyen Âge*. Études offertes à Françoise Autrand, Paris 2000, p. 211–245.

54 Sur les sculptures de la *Porta Romana*, voir les travaux classiques de Luca BELTRAMI, I bassorilievi commemorativi della Lega Lombarda già esistenti alla antica Porta Romana, dans: *Archivio storico lombardo* 22 (1895) p. 395–416. Paolo MEZZANORTE, Degli archi di Porta Romana, dans: *Archivio storico lombardo* 37 (1910) p. 423–438. En partie renouvelés dans: Andrea VON HÜLSEN-ESCH, À propos de la *Porta Romana* de Milan: dans quelle mesure la sculpture de l'Italie du Nord reflète-t-elle certains aspects de l'histoire communale?, dans: *Cahiers de civilisation médiévale* 35 (1992) p. 147–153.

55 Voir n. 27.

56 Les deux mots AMBROSIUS et ARRIANI sont sculptés dans le tailloir du chapiteau au-dessus du bas-relief alors que l'imposte porte l'inscription AMBROSIUS CELEBS IUDEIS ABSTULIT EDES. Cf. VON HÜLSEN-ESCH, À propos (voir n. 54) p. 149.

57 Pierre COURCELLE, Des sources antiques à l'iconographie médiévale, dans: LAZZATI, *Ambrosius episcopus* (voir n. 18) t. 1, p. 199. Voir aussi: Gabriel BANTERLE, *Le fonti latine su sant'Ambrogio*, Milan, Rome 1991.

58 COURCELLE, *Recherches* (voir n. 47) p. 158.

troubles de la *Pataria* et triomphe définitivement à la fin du Moyen Âge⁵⁹. Sans doute les artistes du XV^e siècle, qui figurent un saint patron de plus en plus terrible, font-ils un contresens sur ce fouet à trois lanières. Lorsqu'il évoque le *flagellum* dans son sermon *contra Auxentium*, Ambroise oppose la mansuétude du Christ chassant les vendeurs du Temple au fouet à la brutalité d'Auxentius expulsant les catholiques à la hache⁶⁰. Brandissant son fouet au-dessus de ses adversaires, saint Ambroise menace, châtie ou combat. Il est bien ce *Sanctissimi Christi confessoris et atletae Ambrosii* qu'évoque en 1386 un décret du seigneur de Milan Gian Galeazzo Visconti, reprenant d'ailleurs une expression de saint Ambroise lui-même, qui dans son *De Iacob et vita beata* (I, 8, 13) décrivait l'évêque en lutte contre les hérétiques «comme un athlète plein de vigueur, qui rend coup pour coup»⁶¹. La figure du saint intègre peu à peu cette attitude brutale et énergique: représenté «à la romaine» comme un homme d'âge mur, aux cheveux courts et à la barbe rase sur la mosaïque de San Vittore in Ciel d'Oro (V^e siècle), saint Ambroise acquiert peu à peu la prestance, la *gravitas* et la barbe plus fournie des Pères de l'Église dans les représentations médiévales⁶². C'est le XIV^e siècle qui, le rajeunissant et lui taillant la barbe de plus près, impose à l'iconographie ambrosienne une allure martiale⁶³. On sait toutefois que le port de la barbe demeure profondément ambivalent dans la culture médiévale, qui l'associe parfois à la subversion, parfois à l'ascèse érémitique, mais toujours à une relation de défiance vis-à-vis de l'autorité. C'est pourquoi il appartiendra à l'archevêque de Milan saint Charles Borromée, auteur d'un décret intitulé *De barba radenda* en 1576, de «raser» le portrait de saint Ambroise, sans doute pour le rendre plus conforme à l'image assagie qu'il voulait donner de la Contre-réforme triomphante⁶⁴. Il est d'ailleurs hautement significatif que le prélat se soit également attaqué à la représentation équestre de saint Ambroise, trouvant indécente la «férocité» que l'imaginaire milanais avait imposée au souvenir du bon pasteur⁶⁵.

La militarisation de la figure ambrosienne va de pair, en somme, avec la captation seigneuriale de son souvenir – et si l'archevêque de Milan a plus tard dénoncé cette évolution, c'est bien parce qu'elle confortait un usage politique d'une *memoria* qui aurait dû, pour Charles Borromée, demeurer sous le contrôle exclusif de l'institution ecclésiastique. L'image du saint patron à cheval est, il est vrai, très caractéristique de la manière dont les seigneurs de Milan ont su investir les valeurs de la tradition civique pour les faire jouer au profit de leur glorification personnelle. Si elle apparaît pour la

59 Enrico CATTANEO, Il flagello di sant' Ambrogio. Lo sviluppo di una leggenda, dans: Studi storici in onore di Ottorino Bertolini, Pise 1972, t. 1, p. 93–103.

60 *Contra Auxentium* 23, PL, 16, 1014b. Le passage n'est pas dans Paulin de Milan mais dans la *Vita ambrosii* carolingienne. Voir COURCELLE, Recherches (voir n. 47) p. 59.

61 Stefano ZUFFI, Un volto che cambia, una figura che si consolida: Piconografia ambrosiana dalle origini all'età sforzesca, dans: Ambrogio. L'immagine e il volto. Arte dal XIV al XVII secolo, Venise 1998, p. 16 n. 12.

62 Achille RATTI, Il più antico ritratto di Sant' Ambrogio, dans: Ambrosiana. Scritti vari pubblicati nel XV centenario della morte di Sant' Ambrogio, Milan 1897, p. 5–74.

63 ZUFFI, Un volto che cambia (voir n. 61) p. 15s.

64 BIANCHI, Sant' Ambrogio (voir n. 45) p. 295.

65 Cristina GEDDO, Silvia PAOLI, I santi Ambrogio e Carlo: una pagina inedita di iconografia ambrosiana, dans: La città e la sua memoria (voir n. 12) p. 298–307.

première fois sur ce chef d'œuvre de l'art carolingien qu'est le *Paliotto* de la basilique Sant' Ambrogio⁶⁶, l'effigie équestre de saint Ambroise ne se diffuse massivement qu'au XIV^e siècle⁶⁷. Les représentations iconographiques du saint patron sur les monnaies milanaïses constituent, de ce point de vue, des repères éloquents⁶⁸. Depuis le début du XIII^e siècle, le *grosso ambrosino* milanaïse porte au revers une représentation du patron de la cité. On sait que la présence du saint protecteur sur les émissions monétaires n'est pas, loin s'en faut, une spécificité milanaïse: la figure de saint Marc sanctifiée déjà le gros vénitien en 1202. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'en tant que seigneurs de Pavie, Galeazzo II Visconti puis Filippo Maria Visconti continuent à émettre des gros frappés de l'effigie de san Siro et n'ont donc pas cherché à imposer la figure ambrosienne, sinon comme modèle iconographique. La monnaie, en tant que support de souveraineté, est bien, selon l'expression de Sylvain Piron, «l'une des formes essentielles de la clôture des sociétés sur elles-mêmes»⁶⁹. Si le monnayage milanaïse demeure fidèle à la représentation ambrosienne (flanquée ou non des saints Gervais et Protas), celle-ci connaît une évolution sensible: saint Ambroise est d'abord représenté en pied, puis trônant sous Azzone (1329-1339). À partir de Bernabò et Galeazzo II Visconti (1354-1378) le saint, toujours en majesté, ne bénit plus, mais menace de son fouet. L'image de l'évêque se fait de plus en plus agressive, jusqu'au monnayage de Galeazzo Maria Sforza (1466-1476) qui figure un Ambroise furieux, chevauchant sa monture et brandissant son fouet. Cette image ouvre la grande série des représentations équestres des maîtres de Milan, jusqu'au monument funéraire de Francesco Sforza, ce *gran cavallo* dessiné par Léonard de Vinci, dont j'ai tenté ailleurs de déchiffrer les jeux de mémoire⁷⁰. Ambroise est à l'avant-garde de la cohorte des héros cavaliers qui est bien, dans cette Italie du *Quattrocento*, une cavalcade princière.

Les princes, désormais, manipulent la mémoire ambrosienne pour exalter leurs victoires. Ce n'est pas dans la cathédrale, mais à la basilique Sant' Ambrogio que Gian Galeazzo Visconti célèbre en 1395 l'obtention de son titre ducal⁷¹. À cette date, le calendrier ambrosien s'est enrichi d'une nouvelle fête commémorative, qui s'ajoute à celle du baptême (30 novembre), de l'ordination (7 décembre) et de la mort du saint (5 avril)⁷². Le 21 février fut en effet décrété *Sant' Ambrogio della Vittoria*, depuis ce jour du 21 février 1339, où saint Ambroise était apparu en songe à Lucchino Visconti, chassant ses ennemis le fouet à la main, la veille de la bataille de Parabiago. Celle-ci

66 COURCELLE, Recherches (voir n. 47) p. 173.

67 Enrico CATTANEO, Dell'effigie equestre di S. Ambrogio, dans: *Ambrosius* 15 (1939) p. 7-13.

68 Sur ce qui suit, nous renvoyons à Carlo CRIPPA, Le monete di Milano dai Visconti agli Sforza dal 1329 al 1535, Milan 1983 et pour, un aperçu plus succinct, à Ermanno ARSLAN, Ambrogio e la sua moneta, dans: *Ambrogio* (voir n. 61) p. 35-44.

69 Sylvain PIRON, Monnaie et majesté royale dans la France du 14^e siècle, dans: *Annales HSS* (1996) p. 325.

70 Patrick BOUCHERON, La statue équestre de Francesco Sforza: enquête sur un mémorial politique, dans: *Journal des savants* (1997) p. 421-499.

71 Voir sur ce point: Gigliola SOLDI RONDININI, Milano e il monastero di S. Ambrogio nel secolo XIV: gli enti ecclesiastici nel processo di costruzione della signoria. Prime osservazioni, dans: *Il monastero di S. Ambrogio nel Medioevo. Convegno di studi nel XII centenario* (1984), Milan 1988, p. 214-233.

72 Voir sur ce point l'étude exhaustive de Enrico CATTANEO, L'evoluzione delle feste di precetto a Milan dal secolo XIV al XX, Studi in memoria di Monsignore C. Dotta, Milan 1956 (*Archivio Ambrosiano*, 9), p. 69-200.

ne concernait pourtant qu'une lutte locale, opposant le seigneur de Milan à une branche cadette des Visconti, menée par Lodrisio Visconti; cela n'empêche pas Galvano Fiamma d'en donner une version épique dans son *Chronicon Maius*, où les Milanais fondent sur leurs adversaires au cri de *Ambrogio! Ambrogio!*⁷³. Parabiago est un lieu de mémoire: l'archevêque Giovanni Visconti pose la première pierre de l'église votive qui accueille les processions civiques annuelles de *Sant' Ambrogio della Vittoria*⁷⁴. Si le saint évêque daignait s'impliquer dans une sombre affaire de famille pour que triomphe le parti du seigneur de Milan, les Visconti pouvaient être assurés du soutien sans faille de ce puissant protecteur. C'est en général victorieux qu'est représenté saint Ambroise sur le monument funéraire d'Azzone Visconti, sculpté par Giovanni di Balduccio (1342-1346): flanqué des allégories de la commune et de l'Empire, l'évêque y reçoit l'hommage des cités sujettes, qui viennent se soumettre à lui, soutenues par leurs saints patrons respectifs⁷⁵. Vers 1495, le maître de la *Pala Sforzesca* peint deux figures de saint Ambroise qui semblent résumer cette appropriation princière de la mémoire civique: la première représente le saint patron à Parabiago, brandissant son fouet et écrasant les ennemis sous les sabots de son cheval cabré; la seconde figure le protecteur de la dynastie, posant une main sur l'épaule de Ludovic le More⁷⁶.

Les combattants de saint Ambroise: l'inscription sociale d'un culte civique

Le souvenir d'Ambroise est pourtant difficile à manier pour l'idéologie princière. Il peut également jouer contre les seigneurs de Milan. On l'évoque pour justifier toutes les revendications: d'autonomie religieuse de la part du clergé milanais, d'autonomie politique pour le patriciat, toujours prompt à défendre «les libertés civiques» dès que ses intérêts sont lésés. C'est ainsi qu'à l'issue de la profonde crise du premier XV^e siècle, qui aboutit à l'effondrement de l'État des Visconti en 1447, le patriciat urbain se range sous la bannière de saint Ambroise pour proclamer *il tempo della sancta liberta*⁷⁷.

L'épisode peut sembler banal: au même moment, toutes les cités sujettes de l'ancien duché milanais retrouvent leur liberté, en exaltant leur passé communal par l'évo-

73 L'épisode est bien connu. Voir, en particulier: CATTANEI, *La devozione* (voir n. 49) p. 94s.; PEYER, *Stadt und Patron* (voir n. 12) p. 38; GOLINELLI, *Città e culto* (voir n. 13) p. 83; ZUFFI, *Un volto che cambia* (voir n. 61) p. 17s.

74 Maria Luisa GATTI PERER, *Lachiesa e il convento di S. Ambrogio della Vittoria a Parabiago*, Milan 1966.

75 Evelyn WELCH, *Art and authority in Renaissance Milan*, Yale 1995, p. 18. Ce monument funéraire se trouve à l'église de San Gottardo in Corte, à Milan.

76 Alessia DEVITINI DUFOUR, *L'iconografia di sant' Ambrogio negli affreschi lombardi fra gotico e rinascimento*, dans: *Ambrogio* (voir n. 61) p. 133-139.

77 Précisons que l'expression de République ambrosienne, consacrée par l'historiographie, ne se retrouve jamais explicitement dans les documents, il est vrai très lacunaires, des années 1447-1449, même si, comme on va le voir, la remémoration du saint évêque est constante. Sur les aléas des archives milanaises de ce temps, victimes d'une évidente *damnatio memoriae*, voir: Alfio ROSARIO NATALE, *Un contributo alla storia dell'Archivio della Repubblica Ambrosiana*, dans: *Acme* 34 (1981) p. 181-220.

cation du souvenir de leur saint patron: Pavie établit la *Repubblica di san Siro* et Côme se range sous la bannière de sant'Abondio (Abundius, évêque du V^e siècle dont le corps repose dans la basilique)⁷⁸. Après tout, cela cadre parfaitement avec l'idée que l'on se fait de la religion civique comme mémoire unifiante: le saint est un recours qui compense la défaillance des princes. Toutefois, je pense que cet épisode du tournant du XV^e siècle ouvre une brèche au travers de laquelle on saisit les tensions et les conflits qui animent les jeux de mémoire autour du souvenir ambrosien.

Pour ce faire, il faut reprendre brièvement la chronologie de ces deux années de République ambrosienne. Par réaction à une historiographie romantique qui exaltait avec grandiloquence cette libération du joug de la tyrannie, les historiens positifs de ce texte en ont peut-être exagérément minimisé l'importance⁷⁹. Certes, les analyses prosopographiques montrent une grande continuité du personnel politique de part et d'autre de cette parenthèse républicaine⁸⁰. Certes, l'historien doit se déniaiser vis-à-vis des discours humanistes qui célèbrent la *Libertas* retrouvée. Mais des études plus récentes, en particulier celle de Marina Spinelli⁸¹, à la suite des intuitions de Lauro Martines⁸², ont montré combien cette séquence politique était rythmée par un tempo authentiquement révolutionnaire et qu'il convenait sans doute de *repolitiser* ce moment intense de l'histoire milanaise⁸³.

Dans la nuit du 13 août 1447, le duc Filippo Maria Visconti, prince redouté et affaibli, enfermé dans sa citadelle comme prisonnier de son propre pouvoir, meurt sans héritier⁸⁴. Les grands décident de se passer de princes. Ce sont les Lampugnani, Bossi, Cotta, Morone, Trivulzio: le premier cercle des conseillers du duc. Ils évoquent

78 ALESSANDRO COLOMBO, Vigevano e la Repubblica Ambrosiana nella lotta contro Francesco Sforza, dans: Bollettino della società pavese di storia patria 3 (1903) p. 315-377.

79 Cette tradition historiographique a été brillamment défendue dans l'Histoire des républiques italiennes de Sismondi, écrite dans les années 1830, et qui a exercé une influence durable sur les historiens italiens emportés par leurs ardeurs républicaines. Voir encore, par exemple, dans cette veine: ALESSANDRO COLOMBO, Della vera natura e importanza dell'Aurea Repubblica Ambrosiana, dans: Raccolta di scritti in onore del professore G. Romano, Pavie 1907, p. 1-13. Le «refroidissement historiographique» est en revanche clairement perceptible dans l'exposé sobre et mesuré de Francesco COGNASSO, La Repubblica di Sant' Ambrogio, dans: Storia di Milano, Fondazione Treccani, t. 6, Milan 1955, p. 387-450.

80 Voir, par exemple: Franca LEVEROTTI, Diplomazia e governo dello stato. I «famigli cavalcanti» di Francesco Sforza, Pise 1992, p. 57-70.

81 Marina SPINELLI, Ricerche per una nuova storia della Repubblica ambrosiana, dans: Nuova rivista storica 70 (1986) p. 231-252 et 71 (1987) p. 27-48.

82 LAURO MARTINES, Power and imagination. City-States in Renaissance Italy, Baltimore 1979, p. 140-148.

83 On saisit bien, par exemple, à la lecture de Jacques HEERS, Les partis et la vie politique dans l'Occident médiéval, Paris 1981, combien l'approche ritualiste des luttes politiques dans l'Italie communale, décrites comme une «compétition» entre des factions aux contours sociaux presque indiscernables, contribue à dépolitiser l'histoire des cités italiennes. Or, celle-ci est notamment scandée par des mouvements d'élargissement et de rétrécissement de la base sociale des gouvernements urbains, que les historiens savent aujourd'hui reconnaître derrière les ambiguïtés de la dénomination sociale des partis (voir sur ce point les remarques stimulantes de Jean-Claude MAIRE VIGUÈRE, Pour une histoire urbaine de l'Italie médiévale: quelques éléments de synthèse, dans: Jean-Louis BIGEY, Jean-Claude HERVÉ [éds], Panoramas urbains. Situation de l'histoire des villes, Paris 1995, p. 235-274).

84 Sur ce thème du tyran redouté pris au piège de sa propre volonté de puissance, voir les pages saisissantes de PIER CANDIDO DECEMBRIO, Vita Philippi Mariae tertii Ligurum ducis, éd. par A. BUTTI, F. FOSSATI et G. PETRAGLIONE, Rerum Italicarum Scriptores, n. s., XX-1, Bologne 1925-1958, p. 379s. et leur commentaire dans Elias CANETTI, Masse et puissance, trad. franç. Paris 1960, p. 311s.

Cicéron, Tite Live, la Rome républicaine; en réalité, ils n'ont qu'un modèle en tête: la république oligarchique de Venise⁸⁵. Le 14 août, au nom de la *Libertas*, le peuple envahit le *Broletto*, l'antique palais civique que le pouvoir ducal avait déserté pour se retrancher dans la citadelle de *Porta Giovia*⁸⁶. On met en scène une renaissance communale. De fait, les organes communaux n'ont jamais cessé de fonctionner⁸⁷. Ils étaient coiffés et neutralisés par les conseils princiers (conseil secret, conseil de justice). Sans prince, ceux-ci n'ont plus de raison d'être, et les institutions communales sont simplement mises à nu: vingt-quatre capitaines et défenseurs de la Liberté sont élus, puis un grand conseil de neuf cents membres, élus le 17 août, réunis le 18.

En 1448, c'est donc toujours l'ancienne noblesse et la frange supérieure de la bourgeoisie d'affaires qui tiennent le gouvernement. Celui-ci n'en élabore pas moins un programme politique ambitieux: une réforme fiscale, caractérisée par la mise en place de la dette publique (appelée *Banco di sant' Ambrogio*)⁸⁸, la construction d'un hôpital général⁸⁹, la création d'un *studium* où doit se former l'esprit républicain de jeunes patriciens épris de libertés. Le décret du 2 septembre 1448 évoque d'ailleurs une restauration, puisque cette université existait déjà «au temps de saint Ambroise, notre protecteur»⁹⁰. C'est la guerre, menée par les puissances italiennes coalisées contre Milan, qui déstabilise cette première République⁹¹. Le tournant a lieu en octobre 1448: le condottiere de la république, Francesco Sforza, trahit pour Venise (c'est le traité de Rivoltella) ce qui provoque, le 1^{er} novembre, la chute du conseil. Beaucoup, parmi les plus riches notables, s'éloignent de la république et commencent à négocier avec Sforza. C'est alors que le gouvernement se radicalise.

Après les élections du 1^{er} janvier 1449, l'assise sociale du nouveau régime se modifie: on ne trouve plus d'hommes de lois (à l'exception d'un notaire, Giovanni da Appiano), mais des artisans (un boucher, un boulanger, etc.)⁹². En février, la Terreur

85 MARTINES, *Power and imagination* (voir n. 82) p. 14 l.

86 BOUCHERON, *Le pouvoir de bâtir* (voir n. 34) p. 545-547, où l'ancien palais civique, investi par la magnificence princière mais neutralisé comme lieu de décision politique, est décrit comme un conservatoire de la mémoire communale. La République ambrosienne tente précisément de régénérer ce souvenir, en même temps qu'elle ordonne la destruction du château des Visconti.

87 Francesco COGNASSO, *Istituzionali comunali e signorili di Milano sotto i Visconti*, dans: *Storia di Milano*, Fondazione Treccani, t. 6, Milan 1955, p. 451-544.

88 Sur les conséquences fiscales et sociales de l'absence d'une politique de la dette publique à Milan, voir: Anthony MOLHO, *Lo Stato e la finanza pubblica. Un'ipotesi basata sulla storia tardomedioevale di Firenze*, dans: Giorgio CHITTOLENI, Anthony MOLHO, Pierangelo SCHIERA (éds), *Origini dello Stato. Processi di formazione statale in Italia fra medioevo ed età moderna*, Bologne 1994 (*Annali dell'Istituto storico italo-germanico*, 39), p. 225-280; Patrizia MAINONI, *Finanza pubblica e fiscalità nell'Italia centro-settentrionale fra XIII e XV secolo*, dans: *Studi storici* 2 (1999) p. 449-470; Patrick BOUCHERON, *Les enjeux de la fiscalité directe dans les communes italiennes (XIII^e-XV^e siècles): un bilan critique*, dans: Denis MENJOT, Manuel SÁNCHEZ MARTÍNEZ (éds), *La fiscalité des villes au Moyen Âge (Occident méditerranéen)*, Vol. 2 *Les systèmes fiscaux*, Toulouse 1999, p. 153-167.

89 Franca LEVEROTTI, *Ricerche sulle origini dell'Ospedale Maggiore di Milano*, dans: *Archivio storico lombardo* 107 (1984) p. 83.

90 Cité par Evelyn WELCH, *The Ambrosian Republic and the cathedral of Milan*, dans: *Arte lombarda* 100 (1992) p. 21.

91 Sur ce contexte politique, voir: Gigliola SOLDI RONDININI, *Milano, il Regno di Napoli e gli Aragonesi (Secoli XIV-XV)*, dans: ID., *Saggi di storia e storiografia visconteo-sforzesche*, Bologne 1984, p. 83-131.

92 MARTINES, *Power and imagination* (voir n. 82) p. 145.

commence: le juriste Giorgio Lampugnani est décapité et jusqu'à la fin du mois de mai, plus de deux cents citoyens, accusés d'être gibelins, sont condamnés à mort et leurs biens saisis. Parmi eux, des Visconti (de la branche cadette), Crivelli, Borromei, Dal Verme, Stampa, Litta: la grande noblesse milanaise est menacée. Nouvelles élections en juillet: des nobles gibelins l'emportent. Est-ce Thermidor? Non, car une émeute populaire, le 31 août, exécute un des nouveaux capitaines de la liberté. L'histoire se termine classiquement, par la victoire d'un César botté, Francesco Sforza, appelé par les nobles Gasparo da Vimercate et Pietro Cotta à assiéger Milan pour finalement s'en emparer le 25 mars 1450⁹³.

C'est pendant cette seconde phase de la république ambrosienne, que l'on peut sans peine qualifier de populaire, que se développe une remémoration frénétique du temps de saint Ambroise⁹⁴. La lecture du sixième des *Registri Panigarola* des archives de Milan, qui conserve toutes les *gride* des capitaines de la Liberté⁹⁵, est saisissante: on y perçoit, jour après jour, la montée des périls et de la tension politique, l'emballement d'un discours sur la république en danger, les dispositions qui enflent contre les blasphémateurs, les sodomites, les prostituées, les Juifs, tous ceux qui complotent et qui trahissent, tous ces suspects que l'on doit démasquer, «ces hommes de mauvaise condition qui ne désirent rien d'autre que leur propre servitude et la ruine de leur patrie que notre bon patron, notre saint Ambroise, viendra punir comme ils le méritent»⁹⁶. L'invocation du nom d'Ambroise devient obsédante: le *stato ambrosiano* lutte pour la *ambrosiana libertate*, on doit soutenir la *camera ambrosiana*, elle-même peuplée des *migliori ambrosiani*⁹⁷. Les historiens italiens de l'éloquence civique nous ont appris à prendre au sérieux une telle phraséologie. Abordant, dans l'urgence, tous les sujets, les *gride* de 1447-1449 sont des vecteurs essentiels de communication politique, qui visent à susciter un consensus, provoquer la conscience civique, mobiliser l'opinion. Si l'on part de l'hypothèse que la propagande politique médiévale cherche moins à modeler l'opinion publique qu'à s'y conformer⁹⁸, il n'est pas hasardeux de lire dans ces *gride* les *clamores civium Mediolani maxime pauperum personarum viventium ad minutum*⁹⁹.

Une chose est en tout cas bien établie: la remémoration ambrosienne s'amplifie à mesure que le gouvernement se radicalise. Elle se manifeste par une frénésie rituelle:

93 Alessandro COLOMBO, L'ingresso di Francesco Sforza in Milano e l'inizio di un nuovo principato, dans: *Archivio storico lombardo* 32-1 (1905) p. 297-344 et 32-2 (1905) p. 33-101.

94 SPINELLI, Ricerche (voir n. 81) p. 235s.

95 Archivio di Stato di Milano, *Registri Panigarola*, n° 6 (1447-1450). Ces registres rassemblent normalement les actes de l'*Officia Gubernatorum et Statorum* chargé de veiller à l'application des statuts urbains. Cet office communal, qui apparaît dans la documentation milanaise en 1351, est tenu par la famille Panigarola (voir: Niccolò FERRELLI, L'ufficio degli statuti del comune di Milano, detto Panigarola, dans: *Bollettino della Società pavese di storia patria* [1929] p. 1-43). D'août 1447 à mars 1450 y sont recopiés les décrets (ou *gride*) émanant du gouvernement communal.

96 Ibid. f. 135; COGNASSO, La repubblica (voir n. 79) p. 397.

97 Ibid. f. 183, 145, 189, 90; SPINELLI, Ricerche (voir n. 81) p. 252, n. 112.

98 Claude GAUVARD, Le roi de France et l'opinion publique à l'époque de Charles VI, dans: *Culture et idéologie dans la genèse de l'État moderne. Actes de la table ronde organisée par le CNRS et l'EFR (Rome, 1984)*, Rome 1985, p. 353-366. Je remercie Claude Gauvard pour ses remarques éclairantes.

99 Archivio di Stato di Milano, *Registri Panigarola*, n° 6, folio 193; SPINELLI, Ricerche (voir n. 81) p. 241.

pas une semaine sans processions, derrière le nouveau *carroccio della libertà* sur lequel on a fait peindre en novembre 1448 une imposante effigie de saint Ambroise¹⁰⁰. Les descriptions des fêtes du calendrier ambrosien révèlent une évolution très marquée: la participation de plus en plus massive des artisans et des métiers aux célébrations à la mémoire de saint Ambroise. Le 7 décembre 1447, c'est toute la ville qui processionne vers la basilique Sant'Ambrogio, avec plus de ferveur sans doute, mais en bon ordre, par corps constitué¹⁰¹. Le 7 décembre 1448, la *grida* des capitaines de la Liberté ordonnent que tous les artisans de la ville se rendent en procession à la basilique, pour offrir chacun deux cierges au saint patron¹⁰². Les *feste delle offerte*, ces processions d'offrandes au chantier de la cathédrale destinées à mettre en scène l'unité civique, gagnent en ampleur et en dramatisation: les registres de la Fabrique du Dôme de Milan, qui constituait, depuis 1389, une des institutions refuges des aspirations communales¹⁰³, décrivent ainsi le *triumphi sancti ambrosii* d'octobre 1449. Organisée par les habitants de la *Porta Romana* lors de la fête du *Corpus Christi* pour rendre hommage aux capitaines de la liberté, la procession quitte l'église San Nazaro pour se diriger vers le Duomo: au milieu des chants et des hymnes, de nombreux tableaux vivants sont ainsi transportés sur des chariots, évoquant Ambroise et les saints évêques comme défenseurs de la liberté, mais aussi l'*aurea libertas* suivie des vertus cardinales, la traversée de la Mer Rouge par Moïse¹⁰⁴.

S'agit-il d'un ultime avatar de l'instrumentalisation politique du souvenir de saint Ambroise, se retournant contre des princes qui auraient échoué à le confisquer? On peut proposer une hypothèse plus radicale. Il est possible que la lumière crue des événements de 1447-1449 révèle la dimension profondément sociale de la *memoria* ambrosienne, que l'institution d'une religion civique unanimiste et apaisante visait à occulter. Même si les sources demeurent, en l'état de nos connaissances, encore lacunaires, on a le sentiment que c'est bien le monde des métiers qui, le plus profondément, a investi depuis longtemps la mémoire du saint évêque. Tout se passe en somme comme si le souvenir du saint évêque n'avait pas seulement alimenté l'exaltation des autonomies communales et des vertus civiques, mais qu'il avait également porté certaines aspirations sociales¹⁰⁵. Lorsqu'en 1198, artisans et boutiquiers se réunissent pour s'opposer à la *consorteria della Motta*, où se regroupaient les plus riches des *cives*,

100 Hannelore ZUG TUCCI, *Il carroccio nella vita comunale italiana*, dans: *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* 65 (1985) p. 1-104, notamment p. 83. Auparavant, le *carroccio* ne portait pas d'image du saint patron, mais seulement le blason de la ville. Le nouveau *carroccio della libertà* est décoré par Giovanni da Vaprio selon un programme iconographique déterminé par l'humaniste Pier Candido Decembrio, l'ensemble étant coordonné par les députés de la fabrique du Dôme: WELCH, *The ambrosian republic* (voir n. 90) p. 24.

101 Anna Maria RAFFETTI (éd.), *Archivio di Stato di Milano, Registri Panigarola*, n° 6, f. 29, dans: AMBROSIONI, *Le corporazioni milanesi* (voir n. 12) p. 148.

102 Ibid. f. 96, p. 148.

103 Patrick BOUCHERON, *À qui appartient la cathédrale? La fabrique et la cité dans l'Italie médiévale*, dans: *Religion et société urbaine au Moyen Âge. Études offertes à Jean-Louis Biget par ses élèves*, Paris 2000, p. 95-117.

104 *Archivio della Veneranda Fabbrica del Duomo, Milan, Reg. 589, f. 89v* (12 juin 1449), cité dans WELCH, *The ambrosian republic* (voir n. 90) p. 28.

105 Précisons encore qu'il ne s'agit ici que d'une hypothèse, sur laquelle nous souhaiterions revenir prochainement dans un travail plus approfondi.

quel est le nom que prend ce parti populaire? *Credenza di Sant' Ambrogio*¹⁰⁶. Le jeu politique de la Milan communale lors de la première partie du XIII^e siècle est dominé par la lutte entre ces deux factions¹⁰⁷. Certes, c'est dans la basilique sant' Ambrogio qu'est signée, en 1258, la paix entre la *Motta* et la *Credenza*, qui sanctionne l'élargissement de la base sociale du régime. Il n'empêche: avant de sanctifier la concorde civique (qui prend, précisément, le nom de *Pace di sant' Ambrogio*), le souvenir de saint Ambroise sert de ressource identitaire à l'une des deux factions en conflit, la *pars populi*. C'est d'ailleurs sous le gouvernement populaire des arts que se définit, en 1254, le rituel des offrandes de cire à saint Ambroise lors de la fête du 7 décembre, qui coïncide avec la tenue du grand marché public de Milan, au cours duquel du pain et du vin sont distribués aux plus démunis, et qui correspond d'ailleurs à une période où cesse toute activité judiciaire¹⁰⁸.

On sait bien que la mise en place de la seigneurie des Visconti s'est accompagnée d'une politique patiente et résolue d'affaiblissement politique des métiers – rendue indispensable par leur poids économique dans cette grande cité industrielle¹⁰⁹. Or, c'est le pouvoir seigneurial qui régleme les processions ambrosiennes. L'obligation faite aux métiers de participer à la fête du 7 décembre est fixée par les Statuts de 1396¹¹⁰. Cette ritualisation de l'activité des métiers fut-elle conçue comme une dépolitisation? Doit-on penser, comme le suggèrent certains travaux d'historiens du contemporain, que »l'inflation des usages politiques du passé peut aller de pair avec un défaut de mémoire vive, de transmission et de traditions partagées«¹¹¹? C'est possible, mais les événements de 1447 montreraient alors qu'il est illusoire d'imaginer un rituel sans clivage politique¹¹². Longtemps occulté, celui-ci est toujours prêt à rejouer, dans des remémorations agissantes, à la faveur d'événements majeurs comme l'a été la république ambrosienne, mais aussi d'incidents de moindre importance, qui peuvent être autant de buttes témoins d'un »passé qui ne passe pas«. Il en va ainsi d'un épisode troublant, sur lequel je souhaite achever ce propos encore provisoire.

Le jour de l'Épiphanie 1439, une émeute populaire prit pour cible la demeure du cardinal Branda Castiglioni, grand prélat qui joua un rôle majeur dans les rapports entre le duché de Milan et la cour pontificale¹¹³. On l'accusait de vouloir supprimer le rite ambrosien au profit de la liturgie romaine. Les paroissiens de Santa Tecla se lan-

106 Voir, sur ce point, la synthèse très suggestive de François MENANT, *La transformation des institutions et de la vie politique milanaise au dernier âge consulaire (1186-1216)*, dans: *Atti dell' XI Congresso internazionale sull'alto medioevo* (Milano, 1987), Spolète 1989, p. 114-144.

107 Galvano FIAMMA, *Manipulus florum*, dans: L. A. MURATORI (éd.), *Rerum italicarum scriptores*, XI, Milan 1727, col. 611s.

108 Fabrizio FISCHINI, *I paratici in festa*, dans: AMBROSONI, *Le corporazioni milanesi* (voir n.12) p. 57-92.

109 Patrizia MAINONI, *Ricerche sulle arti milanesi fra XIII e XV secolo*, dans: ID., *Economia e politica nella Lombardia medievale. Da Bergamo a Milano fra XIII e XV secolo*, Cavallermaggiore 1994, p. 207-228.

110 CATTANEO, *L'evoluzione* (voir n. 72) p. 76.

111 LAVABRE, *Usages du passé* (voir n. 11) p. 488, faisant référence à William JOHNSTON, *Postmodernisme et bimillénaire. Le culte des anniversaires dans la culture contemporaine*, Paris 1991.

112 Voir, sur cette problématique, l'ouvrage désormais classique de Richard TREXLER, *Public Life in Renaissance Florence*, Cornell 1980.

113 Sur le personnage, voir: Gigliola SOLDI RONDININI, dans: *Branda Castiglioni nella Lombardia del suo tempo*, Nuova rivista storica 70 (1986) p. 147-158.

cèrent à l'assaut du palais et s'emparèrent d'un précieux manuscrit, traité sur l'Esprit saint attribué à saint Ambroise, que le prélat s'apprêtait à apporter avec lui au concile de Florence, et qui devait soutenir les efforts de rapprochement avec l'Église grecque¹¹⁴. À la fin du XV^e siècle, Bernardino Corio attribue la mésaventure du grand prélat à l'attachement du peuple pour le rite ambrosien¹¹⁵. Les historiens modernes ont longtemps mis en doute ce témoignage, imaginant mal que d'obscures questions liturgiques puissent déplacer des foules¹¹⁶. Pourtant, les minutes de l'interrogatoire mené par les notaires de la cour archiépiscopale de Milan, suite à l'affaire, entre le 9 et le 12 janvier 1439, confirment l'interprétation de Corio¹¹⁷. On y lit le récit étrange et mystique des clercs de Santa Tecla, soumis à la torture, qui assurent avoir vu, dans la cathédrale, saint Ambroise apparaître à cheval et chanter la messe selon la liturgie qui porte son nom. Les clercs auraient protesté auprès de l'évêque, en vain, puis auprès du duc, et se seraient résolus à soulever le peuple. Le profil social des protagonistes de l'affaire est clair: tous ou presque sont artisans. C'est un épicier, Giovanni Martus Paollayrolus, qui s'empare du codex et le confie au drapier Galdino de Zurlis qui le cache dans sa maison. Saint Ambroise est le patron de la ville de Milan, de toute la ville de Milan. Mais une fois de plus, ce jour-là, c'est le peuple qui se porta au secours de la mémoire du saint patron, de qui il attendait, en retour, protection et reconnaissance.

Conclusions

Au fond, et toute proportion gardée, saint Ambroise était aux seigneurs de Milan ce que saint Louis fut aux rois de France: un souvenir indispensable mais embarrassant¹¹⁸. L'histoire du second *Quattrocento* est celle d'une lente et patiente réappropriation princière de la mémoire de saint Ambroise, sur fond de tensions sociales accrues¹¹⁹. Deux moments peuvent être distingués: le temps de Francesco Sforza

114 En 1437, l'archevêque de Milan Francesco Pizolpasso apporte au concile de Bâle la collection ambrosienne rassemblée par Martino Corbo: BILLANOVICH et FERRARI, *La tradizione milanese* (voir n. 28) p. 33. Le manuscrit dont il est question en 1439 est-il le traité de saint Ambroise sur la théologie trinitaire? C'est possible: on sait que Andrea Bossi, pour imprimer le *De Spiritu Sancto*, en 1492, utilise un codex perdu de Santa Tecla. Sur ceci, voir: Mirella FERRARI, *Per la fortuna di s. Ambrogio nel Quattrocento milanese: appunti su umanisti e codici*, dans: *Ricerche storiche sulla Chiesa ambrosiana* 4, 1973-1974 (Archivio Ambrosiano, 27) p. 139-141.

115 Bernardino Corio, *Storia di Milano*, éd. par Anna MORISI GUERRA, Turin 1979, t. 2, p. 1144.

116 Voir notamment: Remigio SABBADINI, *Il Cardinale Branda da Castiglione e il rito romano*, dans: *Archivio storico lombardo* 19 (1903) p. 397-408.

117 Archivio di Stato di Milano, Archivio Notarile, cart. 342 (Beltramo Capra). Le texte est édité et commenté dans: Cristina BELLONI, *Donec habuero lignam ego vollo procurare pro officio Sancti Ambrosii. Una sommosa popolare in difesa del rito ambrosiano a metà del XV secolo*, dans: Luisa CHIAPPAMAU-RI, Laura DE ANGELIS CAPPABIANCA, Patrizia MAINONI (éds), *L'età dei Visconti. Il dominio di Milano fra XIII e XV secolo*, Milan 1993, p. 443-466.

118 Colette BEAUNE, *Naissance de la nation France*, Paris 1985, p. 192s.

119 Pour une lecture des luttes sociales durant la seigneurie des Sforza, jusque-là singulièrement mino- rées par l'historiographie, voir: M. P. ZANOBONI, *Artigiani, imprenditori, mercanti. Organizzazione del lavoro e conflitti sociali nella Milano sforzesca (1450-1476)*, Milan 1997.

(1450–1466) est sans doute celui d'une occultation prudente, au cours duquel la figure encombrante du champion de la *libertas* s'efface devant la gloire du conquérant. L'iconographie ambrosienne connaît alors une période de latence¹²⁰, les processions civiques se font plus discrètes ou se détournent du centre de la ville¹²¹, l'effigie équestre du condottiere remplace, sur les monnaies, celle du saint cavalier¹²². C'est seulement à partir de 1466 que vient le temps de la reconquête princière du souvenir ambrosien, au moment où le nouveau duc de Milan, Galeazzo Maria Sforza, fait peindre à fresque la figure de saint Ambroise dans la chapelle de son château de Porta Giovia¹²³. Si la relique est bien, selon l'expression de Peter Brown, «une personne à un endroit»¹²⁴, on peut dire que le culte des saints mobilise un nom, une date, et un lieu. Le nom d'Ambroise, les princes ne l'abandonnent pas. La seconde moitié du XV^e siècle est un moment intense de redécouverte, par les humanistes, du patrimoine ambrosien¹²⁵. La *Vita* de Paulin de Milan est imprimée en latin en 1474, 1477, 1488 et en italien en 1492. D'autres écrits ambrosiens sortent des presses milanaises¹²⁶ qui, souvent par l'intermédiaire des humanistes romains, se diffusent dans toute l'Europe¹²⁷. L'humaniste Pier Candido Decembrio écrit une vie de saint Ambroise en 1468, malheureusement perdue, et l'évocation du saint patron intègre l'entreprise d'exaltation historiographique des nouveaux maîtres de Milan¹²⁸. La date du 7 décembre est toujours célébrée, plus que jamais, mais différemment. La fête de l'ordination de saint Ambroise, rétablie par Galeazzo Maria Sforza en 1467, s'inscrit désormais dans le grand cycle de Noël qui fait du prince un *Alter Christus* distribuant dons et faveurs¹²⁹. Cérémonie de la paix princière, le 7 décembre devient une fête de cour. Les ambassadeurs, les officiers et les courtisans sont là, mais la fête civique s'est transformée en cérémonie du pouvoir, et le peuple n'y est plus convié qu'en tant que témoin intimidé¹³⁰. Quant au lieu, la basilique Sant' Ambrogio, elle est investie par la politique monumentale des Sforza qui y financent largement les travaux que dirige, dans les dernières années du siècle, l'un de leurs architectes – et non des moindres, puisqu'il s'agit de Bramante¹³¹. La restructu-

120 ZUFFI, Un volto che cambia (voir n. 61) p. 18.

121 Voir n. 52.

122 BOUCHERON, La statue équestre (voir n. 70) p. 436.

123 Voir sur ce point: Evelyn WELCH, The image of a fifteenth-century court: secular frescoes for the Castello di Porta Giovia Milan, dans: *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 53 (1990) p. 163–184.

124 Peter BROWN, La société et le sacré dans l'Antiquité tardive, trad. française, Paris 1985, p. 21.

125 Enrico CATTANEO, Lo studio delle opere di S. Ambrogio a Milano nei sec. XV–XVI, dans: *Studi storici in memoria di Monsignore Angelo Mercati*, Milan 1956, p. 147–161.

126 Édition des *epistolae* par Giorgio Crivelli et Stefano Dolcino en 1491: BILLANOVICH, FERRARI, La tradizione Milanese (voir n. 28) p. 52.

127 Voir sur ce point l'étude récente de Antonio MANFREDI, Vicende umanistiche di codici vaticani con opere di sant' Ambrogio, dans: *Aevum* 72 (1998) p. 559–589 avec une riche bibliographie.

128 Gary IANZITI, Humanistic historiography under the Sforzas. Politics and propaganda in fifteenth-century Milan, Oxford 1988.

129 Gregory LUBKIN, Christmas at the court of Milan: 1466–1476, dans: *Florence and Milan: comparisons and relations. Acts of two conferences at Villa I Tatti in 1982–1984*, Florence 1990, vol. 2, p. 257–270.

130 La même évolution de théâtralisation des rituels publics s'observe alors dans les processions à la cathédrale: BOUCHERON, À qui appartient la cathédrale (voir n. 103) p. 106.

131 Luciano PATETTA, Bramante e la trasformazione della basilica di Sant' Ambrogio, dans: *Bolletino d'Arte* 21 (1983) p. 49–74.

ration globale des chapelles et du cloître à partir de 1492 a d'ailleurs une grande importance en histoire de l'art puisque c'est le prototype architectural d'un mode d'articulation harmonieux entre le corps basilical et l'efflorescence des chapelles gentiles qui s'y greffe¹³². Belle métaphore architecturale de la réappropriation par les élites urbaines d'une *memoria* qui avait failli leur échapper. Vincenzo Foppa peint, dans la chapelle Portinari de Sant'Eustorgio, un saint Ambroise vénérable et assagi: il a vieilli, sa barbe est plus longue, il porte toujours son fouet, mais accroché à sa ceinture pendant qu'il lit à son pupitre¹³³. Le temps s'arrête à nouveau, fige une unité retrouvée que l'on veut croire immémoriale mais qui n'est que la résolution politique d'un *dissensus* fondamental. Les princes, en somme, ont achevé la glaciation de ce souvenir qui fut, un temps, objet chaud d'histoire.

132 Sur la multiplication des chapelles gentiles au XV^e siècle, la transformation de certaines églises milanaises (San Francesco Grande, San Pietro in Gessate) en «panthéons d'État» et les difficultés architecturales posées par une telle évolution, voir: LUCIANO PATETTA, I temi nuovi dell'architettura milanese del Quattrocento e il Lazzaretto, dans: *Arte lombarda* 79 (1986) p. 75-84 et BOUCHERON, Le pouvoir de bâtir (voir n. 34) p. 145-151.

133 Marisa DALAI EMILIANI, Il ciclo del Foppa nella cappella Portinari, dans: *La basilica di sant'Eustorgio in Milano*, Milan 1984, p. 155-171.